

Guy Debord

Une goutte de vinaigre dans une mer d'huile

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Guy Debord est né à Paris en 1931 dans une famille bourgeoise ruinée par la crise. A la fin de son adolescence, il découvre des auteurs qui auront une influence déterminante sur sa formation : Brantôme, Machiavel, Gracian, Quevedo, Retz, Tacite, Orwell. Dans les années '50, il est au centre d'un petit groupe de jeunes gens, qui s'évertuent à démontrer que l'art est mort en tant qu'entité séparée ou manifestation de l'ego privé et, incidemment, que la poésie, qui est comme l'écume des choses, doit désormais passer par la vie.

L'art et la vie sont à réinventer. On retrouve là un écho des sommations d'un Rimbaud et d'un Lautréamont. Les surréalistes et Dada ont échoué, l'objectif est de créer des « situations », d'où le mot de « situationniste ». Debord et ses amis attaquent en passant Le Corbusier, coupable, selon eux, d'avoir voulu supprimer la rue, lieu révolutionnaire par excellence, reste de foyer anarchique et insurrectionnel au sein de la Cité du Bien.

La critique de la culture débouche logiquement sur celle de la société elle-même. Debord voit ce que ses camarades marxistes staliniens ne voient pas. Il voit la logique de la marchandise s'étendre à tous les aspects de la vie quotidienne. L'évolution technologique suscite des besoins factices ou en ressuscite de primaires - comme l'inven-

tion de ce nouveau cordon ombilical ou chaîne d'esclave qui s'appelle le téléphone portable - qui n'ont d'autre but que de faire tourner la machine économique et de faire perdre à ses usagers la mémoire du passé et des temps héroïques, quand la terre n'était pas encore façonnée par les scientifiques et les techniciens.

La mort de l'Histoire

L'Histoire fut la grande idole de ce joueur d'échecs qui, n'ayant rien renié de ses idées ni de son mode de vie aventureux, finit sa vie dans l'ombre et la conspiration. De son belvédère, il vit mourir les nations et finir l'Histoire, mémoire et théâtre d'action des hauts faits des héros et des peuples. Le Néron de ce Pétrone et de ce Tacite, c'est la société tout entière, la société du spectacle. « Qui regarde, pour savoir la suite, dira-t-il encore, n'agira jamais, et tel doit bien être le spectateur-consommateur. » Ou encore, « la première intention de la domination spectaculaire est de faire disparaître la connaissance historique en général. Le spectacle organise avec maîtrise l'ignorance de ce qui advient, et, tout de suite après, l'oubli de ce qui a pu quand même être connu. » Le spectacle ayant tout envahi,

lettres

Fabien Danesi,
Le cinéma de Guy Debord ou la négativité à l'œuvre (1952-1994), Paris Expérimental, Paris 2011, 240 p.

Vincent Kaufmann,
Guy Debord, La révolution au service de la poésie, Fayard, Paris 2001, 410 p.

lettres

la critique du spectacle elle-même devient une marchandise comme les autres, tout comme celui qui s'y livre. Debord joua un rôle prépondérant dans l'explosion de 1968. Il dissoudra son Internationale situationniste en 1972 par souci de radicalisation, afin d'éviter toute tentative ou tentation de récupération par quelque pouvoir que ce soit. Incommodé dans sa santé, il se donna la mort d'un coup de pistolet en plein cœur, dans sa propriété d'Auvergne en 1994. Polémiste à froid, son style ressemble à celui d'Albert Caraco, le dernier honnête homme en guerre avec son temps, un autre stoïcien, suicidé comme lui, épris de classicisme, de formes, de grandeur, de silence et de hauteur. Amoureux de grammaire, de syntaxe, de logique, de stratégie, de jeunes femmes et de vieux vins, ses livres se lisent comme ces bréviaires ou ces manuels d'artillerie que les héros stendhaliens ne quittaient pas des mains. Il se souvient du jour où Rivarol avait forgé cette phrase mémorable : « L'imprimerie est l'artillerie de la pensée. »

Guy Debord



Aujourd'hui on n'a plus de duels qu'avec des mots à blanc. C'est la suite logique de la machinerie bien huilée de la communication. Elle tourne à vide. Sa seule fonction : fabriquer l'huile nécessaire à sa propre lubrification. Tout baigne dans l'huile. C'est le monde des calmants, des euphorisants et des antidépresseurs. L'huile de la sérénité coule sur les grandes tempêtes de l'esprit, avant de réintégrer son verre d'eau. Société huileuse et erratique, celle du désordre établi que dénonçait Bernanos.

Plus de guerres classiques et aristocratiques, mais l'inexorable montée d'un terrorisme qui ne se donne même plus la peine de revendiquer. Jusqu'au jour où nous verrons à domicile ces terroristes reconvertis en anges gardiens chargés d'assurer notre protection ; le monde régi par des mafias et des multinationales, ces nouvelles féodalités. La fin de l'Histoire et l'instauration de l'ère analgésique sont un plaisant repos pour tout pouvoir. Elles lui garantissent le succès de ses entreprises ou du moins le bruit du succès.

« Les domaines de l'Histoire, poursuit Debord, étaient le mémorable, la totalité des événements dont les conséquences se manifesteraient longtemps. C'était inséparablement la connaissance qui devrait durer et aiderait à comprendre, au moins partiellement, ce qu'il pourrait advenir de nouveau : "Une acquisition pour toujours", disait Thucydide. Par là l'Histoire était la mesure d'une nouveauté véritable, et qui vend la nouveauté à tout intérêt à faire disparaître l'instrument de mesure. Quand l'important se fait socialement reconnaître comme ce qui est instantané, et va l'être encore l'instant d'après, autre et identique, et qui remplacera toujours une autre importance instantanée, on

peut aussi bien dire que le moyen employé garantit une sorte d'éternité de cette non-importance, qui parle si haut. » Si l'on se souvient du XVII^e siècle, c'est que surnagent encore une douzaine de figures célèbres. Mais dans un monde où la célébrité est promise et due à tous, que subsistera-t-il des siècles présents dans la mémoire des générations à venir, puisque chacun y est déjà célèbre ?

Un seul critère

Distinguer ce qui est important de ce qui ne l'est pas, ce qui est sérieux de ce qui n'est qu'un divertissement devient une impossibilité dans la société du divertissement où le divertissement et le succès médiatique sont justement l'unique critère de valeur. Le seul jugement de valeur d'une telle société est l'abolition du seul jugement de valeur qui pourrait déprécier tel ou tel. Toutes les marchandises sont égales. C'est ce qu'on appelle l'égalité des chances garantie par l'Etat. Et c'est seulement le succès qui établira la valeur de l'œuvre marchande.

Quel critique se soucie encore de porter un jugement sur la valeur d'une œuvre, autre que marchande, celle qui paraît au hit parade des meilleures ventes de la semaine ou du mois, opération qui ne nécessite de la part de l'esprit aucun travail particulier et dont s'acquitte fort bien la première machine à calculer qui se présente à portée de main ? Or si le critique littéraire s'abstient d'exercer son devoir de juger, la société, elle, continue, par l'entremise de ses clercs appointés, d'exercer son jugement à l'endroit de ceux qui ne pensent pas comme l'on doit penser au jour d'aujourd'hui.

On ne parle même plus de démagogie. La parole est retirée au ci-devant honnête homme, qui a fondu dans l'homme

moyen, pour être donnée à l'expert qui est un technicien au sens où Platon l'entendait, c'est-à-dire un homme qui sert les intérêts de celui qui le paie, donc un serf.

L'instant présent, disent les mystiques. Le sacrement du moment présent, disait le Père de Caussade. Le commerce et la publicité ont travesti le *carpe diem*, déjà assez équivoque en soi, en un : *achète et jouis*. Achète pour jouir plus. Tu seras consommateur ou tu ne seras pas. Ne vaut plus que ce que l'intérêt ou l'appétit individuel (ou collectif) commande, et tout est question d'opportunité. Chaque homme, chaque groupe, guidé par ses seules convoitises, s'érige en législateur absolu. La violence est le dernier recours.

Dans la société du spectacle, il n'y a plus de mur entre le privé et le public, entre le voyeur et l'exhibitionniste. La transparence est totale. Tout est montré, tout est vendu. Il n'y a plus, d'un côté, l'acteur debout sur la scène et, de l'autre, un peu plus bas, le spectateur assis sur son fauteuil qui regarde sagement la pièce. Il n'y a plus qu'un homme pluridimensionnel, à la fois auteur-acteur-spectateur de ses propres élucubrations. On comprend que l'Eglise ait interdit autrefois le prêt à intérêt et la représentation théâtrale. Elle pressentait qu'un jour le monde tout entier serait un théâtre et les hommes des comédiens. Si encore la pièce était bonne et bons les acteurs.

G. J.

lettres